

02. L'école

a) l'école des soeurs de Notre Dame

Le 10 mai 1940 lorsque les allemands sont arrivés à Arlon, les hommes valides étaient au front. Un front qui se déplaçait très rapidement. Nos héros se retrouvèrent rapidement, en congé forcé dans les camps de prisonniers en Allemagne. Il ne restait plus à Arlon que les femmes, les enfants, les hommes trop vieux ou inaptes et les nouveaux venus de l'armée allemande.

Les soldats belges prisonniers avaient entre 19 et 30 ans. Leurs épouses avaient des enfants et beaucoup étaient enceintes. Ma mère avait deux enfants et était enceinte.

La main d'oeuvre était en Allemagne. Il n'y avait plus d'ouvriers, les usines et les chantiers étaient clos. Dans les fermes, les femmes faisaient tout y compris la récolte. Les femmes étaient sans argent, abandonnées dans un pays désorganisé. Vous devinez sûrement les propos qu'échangeaient nos pères prisonniers quand ils parlaient de nos chers ministres qui s'étaient enfuis courageusement en Grande Bretagne, laissant les hommes dans les camps allemands et les femmes seules au pays. Le Roi ne s'était pas enfui et c'est en lui que tous plaçaient leurs espoirs. Pour se dédouaner, on a créé l'affaire Royale ...

Et les grands parents, que faisaient-ils ? Les "vieux" ne pouvaient pas tout faire... A cette époque, les familles des "vieux" étaient très nombreuses, beaucoup de fils étaient en Allemagne. Les "vieux" devaient donc être à plusieurs endroits à la fois. De plus, les vieux devaient travailler pour vivre eux aussi ...

Ma mère décida donc de nous placer ma soeur et moi à l'école gardienne chez les Soeurs de Notre Dame, rue Joseph Netzer. Ainsi elle pouvait travailler dans son magasin.

Les Soeurs s'occupèrent bien de nous. Tous les jours nous recevions quotidiennement une cuillère à soupe d'huile de foie de morue. C'était dégueulasse, mais plein de vitamine D. Je ne me souviens que d'une Soeur, "la" Soeur Jeanne. Je dis "la" pour qu'on ne la confonde pas avec celle qui ne voyait rien venir (c'était peut-être soeur Anne qui ne voyait rien venir).

Comme j'étais un sale gosse, l'institutrice me confectionnait force bonnets d'âne. Elle me mettait régulièrement dans le coin coiffé de ces bonnets. Dès qu'elle avait le dos tourné, je me retournais et chahutait à qui mieux mieux en faisant rire les autres. J'étais vraiment un sale gamin ! Nous faisons du tissage, du piquage... et d'autres jeux éducatifs. On nous a même appris l'alphabet. Ainsi j'avais appris que le son o pouvait s'écrire o ou au: ce n'était pas encore le prix Nobel, mais c'était la bonne direction !

Pour écrire nous avions des ardoises sur lesquelles nous écrivions avec des "touches". Il y avait des ardoises en carton et d'autres en schiste. Celles en schiste se fendaient, elles avaient aussi un encadrement en bois avec un trou. Le trou recevait la ficelle qui retenait l'éponge qui servait à effacer textes et dessins.



L'école des soeurs:

La flèche rouge indique l'entrée de la classe gardienne à l'époque. Chacun avait sa cuiller pour l'huile de foie de morue. Chaque jour les soeurs nettoyaient les cuillers. Les cuillers étaient sur le rebord en marbre de la fenêtre près du poteau.

L'école était luxueuse, j'ai en mémoire des couloirs en marbre couleur acajou. Il y avait notamment un couloir à colonnades de marbre qui menait à la chapelle. Tout cela a disparu, même la chapelle. Un jour que l'institutrice m'avait refusé d'aller aux toilettes, j'ai "pissé" sur une de

ces belles colonnes en marbre. La "demoiselle" était très fâchée. Pour me punir elle m'envoya chez la Mère Supérieure. Non seulement je ne fus pas puni, mais la Mère Supérieure fut très gentille avec moi et sermonna l'institutrice qui m'avait refusé l'accès aux toilettes. Na !

C'était une école de filles, des grandes filles. On les punissait parce qu'elle portaient des "socquettes blanches" au lieu des "bas sports blancs" réglementaires. Elles portaient un uniforme: jupe bleue marine, chemise blanche, bas sports blancs et chaussures vernies noires. Nous partageons leur cour de récréation. On leur interdisait de jouer à saute mouton: elle risquaient paraît-il de perdre leurs cheveux. Je dois dire que c'était vrai ! Elles les perdaient ! Laissez-moi ajouter que c'est la seule fois où j'ai vu des filles jouer à un jeu violent !

Le siège de la congrégation des Soeurs de Notre Dame était à Namur. Ici à Arlon, on se contentait de prier la bienheureuse Mère Julie Billard qui a fondé l'Ordre (Billard s'écrivait peut-être autrement, mais mes prières étaient orales, un mode de communication qui fait fi de l'orthographe).

Un jour, l'institutrice nous présenta deux petits nouveaux, Berthe et Henri Bosseler. Ils pleuraient. Pour les mettre à l'aise, la "demoiselle" leur a demandé s'ils ne connaissaient pas l'une ou l'autre chanson. Ils ont de suite entonné la Brabançonne (l'Hymne National Belge).

Le pays était occupé, mais la "demoiselle" nous a quand même expliqué ce qu'était la Brabançonne, le drapeau belge, la résistance et tout et tout. J'ai raconté cela le soir à ma mère qui semblait horrifiée (les collabos mettaient aussi leur gosses à l'école des Soeurs). Comme elle était amie de Madame Bosseler, ma mère lui a raconté l'histoire. A cette époque, le père de Berthe et Henri était aussi prisonnier en Allemagne. Le 25 août 1944, il a été à nouveau arrêté. Déporté au camp de Neuengamme. Il n'en est pas revenu.

A Arlon il y avait des soeurs, comme celles de Notre Dame et des Schwestern, comme les soeurs de l'hospice et de l'hôpital. En gros Soeurs étaient un mot réservé aux religieuses qui n'étaient pas de chez nous. Les Schwestern venaient de Capellen au Grand Duché et parlait un patois voisin du nôtre: elles étaient plus proche de la population du Haut de la Ville. La Soeur des malades était une "Schwester".

Après le jardin d'Enfants, on me mis à l'école des grands: chez les Frères Maristes.

a) L'école des Frères Maristes

L'Institut des Frères Maristes (ISMA) se trouve dans le bas de la rue des Faubourgs, à droite, à partir du coin de la rue Nicolas Berger (ou rue des Morts). Il était constitué de plusieurs bâtiments. Ceux-ci s'étendaient vers l'est, vers la rue des deux Luxembourgs.

Avant d'aller à l'école des Frères, ma mère m'amena dans une boutique de la rue de la Grand Place pour acheter une toque. Les élèves de l'enseignement catholique portaient en effet une toque en imitation astrakan, avec un ruban aux couleurs nationales, alors qu'il y avait des boches partout. Les petits frères avaient tous les trucs pour narguer les boches.

Gosses nous nous y rendions à l'école en descendant "la rue des morts". On descendait en glissant sur nos cartables quand il y avait du verglas ou quand la neige était un peu tassée. A cette époque, c'était une rue assez campagnarde, il n'y avait pas encore de maisons. L'école était là bas dans le fond.

Les boches n'utilisaient pas cette rue et nous allions donc à l'école en toute sérénité.

La plupart des parents n'avaient pas de voiture. Ceux qui en avaient n'avaient pas d'essence. A cette époque les parents ne nous conduisaient pas à l'école.

Nous allions donc à l'école à pied, en groupe avec les copains. Je descendais avec Ivan Claude et Michel Deviller. La maman d'Ivan tenait une épicerie sur la grand Place et son Papa était facteur. Son oncle habitait Barnich et nous l'aurions comme instituteur en cinquième primaire. Le Papa de Michel Deviller était cordonnier à côté de ce qui est devenu maintenant le restaurant Knopes.

Un jour ma soeur fit la varicelle. Les parents d'Ivan lui interdirent d'aller encore avec moi à l'école. Il était obéissant et m'attendait à la place Didier me suppliant de lui communiquer le virus pour que nous ayons congé comme ma soeur. Nous fûmes épargnés: c'est sans doute Notre Dame d'Arlon qui nous protégea !



La Grand Place

L'électricité et les drapeaux en bernés permettent de supposer que la photo fut prise lors de la mort d'Albert Premier ou de la Reine Astrid: on devrait dater les cartes ! Ivan et Michel habitaient à droite de la droguerie. Il n'y a pas de carte montrant leur maison. Les magasins de leurs parents ont disparu. On voit par contre la papeterie Walravens, la sixième maison à gauche, à partir de la publicité pour OXO. Les "stores" protégeaient et la marchandise et le client. Ça fait un peu vide sans auto ... non !

Au bas de la rue des morts, à droite, une épaisse porte coulissante donnait accès à la cour de récréation des primaires. A gauche de la cour il y avait le bâtiment qui comportait les classes, en face, il y avait un préau qui nous abritait les jours de pluie ou de neige. Sous le préau il y avait aussi "chiottes et pissotières".

Le matin nous arrivions à huit heures. Les instituteurs étaient déjà en classe. Ils préparaient leur cours. Ils préparaient aussi l'encre, mélangeant de la poudre bleue à l'eau et la versaient dans les encriers en porcelaine blanche. Nous écrivions avec des plumes "Ballons" dans des cahiers "le Semeur". On achetait mes cahiers et mes fardes chez Walravens (voir la photo). Pour écrire proprement j'avais aussi un buvard rose. J'étais un élève "appliqué", comme on disait alors.

Ceux qui venaient de loin amenaient des bidons remplis de café au lait. Ils les plaçaient sur un chariot qu'un frère amenait à la cuisine pour pouvoir les chauffer pour le repas de midi. Nous restions dans la cour de

récréation surveillés par le vieux frère Louis. Celui-ci veillait à ce que nous ayons tous mangé avant d'entrer en classe. C'était la guerre, et tous n'avaient pas manger à la maison, le vieux frère venait avec des tartines ... il savait à qui les donner.

Il y avait des wallons, les fils des fermiers wallons en périphérie de l'Arelerland. Ils se levaient tôt pour venir à Arlon en bus, en train ou en tram et ils se reposaient en classe. Monsieur Claude disait qu'il ne fallait pas réveiller ces "Sénateurs". Je pense qu'on les faisait bosser à la ferme avant et après l'école. Les arlonais étaient frais parce qu'ils n'avaient qu'un petit trajet à effectuer et qu'on leur foutait la paix à la maison ...

A midi et à quatre heure et demi, nous formions des rangs. Chaque rang était surveillé par un instituteurs. Le rang nous ramenait en ville près de nos maisons. Les instituteurs de cette époque étaient très dévoués et aimaient leur métier. Le soir, ils corrigeaient nos devoirs. Ils méritaient le peu de vacances qu'ils avaient. N'oublions pas qu'à cette époque nous allions en classe toute la journée du samedi !

Nous remontions la rue des Faubourgs, en rang de deux, marchant sur le trottoir de gauche. En cours de route, certains quittaient les rangs pour rentrer chez eux. Je quittais au croisement de la rue des Faubourg et de la rue de Diekirch. Le rang se disloquait au niveau de l'Hôtel de Nord.

Du temps de l'occupation, il y avait beaucoup de soldats allemands dans les casernes de la ville. Certains descendaient la rue des Faubourg à midi pour aller bouffer dans la salle du cinéma Cameo. Ils avançaient quatre par quatre, au pas et en chantant "aille hi aille ho..."

Normalement nous aurions eu peur, les allemands n'étaient pas venus en Belgique pour nous cajoler. Mais nous n'avions pas peur. Nous avons l'impression d'être protégés par notre instituteur. Notre rang était "protégé" par Monsieur Simon. Nous pensions qu'aucun allemand n'aurait osé s'attaquer à Monsieur Simon. Nous le respections et les allemands devaient le respecter aussi ! Le matin, il y avait des allemands partout, mais les parents nous laissaient aller seuls à l'école..

L'école des frères était une très grande école. Il y avait une école normale, un juvénat (je pense qu'un juvénat est une couveuse à petits Frères), une section moderne et un pensionnat. Les instituteurs de la province de Luxembourg étaient presque tous des anciens de l'institut. Il y avait donc un réseau d'anciens à Arlon et dans la province.

C'était la guerre et les frères étaient des résistants. Pas de ceux qui tiraient des coups de feux en l'air quand les allemands étaient loin,

mais de ceux qui aidaient les personnes qui avaient des difficultés avec l'occupant.

Je me souviens du jour où les allemands avaient décidé de faire de nous de vrais boches. Ils venaient nous donner des cours d'allemand à l'école. Je faisais volontairement des fautes, et je me rendais compte que derrière l'allemand, le Frère Humilis m'encourageait comme on fait au foot. Un instituteur qui vous encourageait à faire des fautes !

Le Frère Charles, qui enseignait la musique, est venu en classe, disant qu'il ne savait pas quand, mais qu'un jour les Anglais viendraient comme en 14-18 nous libérer. Ils nous disait aussi que les Anglais ne parlaient ni le français, ni l'allemand ni le luxembourgeois. Aussi nous disait-il "je vais vous apprendre des chants anglais pour que vous puissiez fêter leur arrivée...". Nous étions en 43 et Arlon était une ville de garnison, pleine de boches. Le frère Charles ne savait pas que nous serions libérés par les américains ...

Parmi ces chants, il y avait l'hymne national anglais "Dieu sauve notre roi...", la "brabançonne", "It's a long way to Tipperary" , "Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried" et la marche des chasseurs ardennais. Pour chaque chant, le texte était un mélange d'anglais et de français qui nous permettait de bien mémoriser et au frère Charles de nous expliquer le contenu. Nous ramenions les partitions à la maison. Le papier musique était imprimé chez Fasbender, place Didier. Le petit fils de Fasbender, Jacques Ballon était à l'école chez les frères.

Les Frères étaient courageux, il y aurait pu y avoir des fils de collabos parmi les élèves. Il est bon pour l'éducation des enfants de voir des adultes qui n'ont pas peur du danger. En effet, le frère Charles ne donnait pas ses cours de chant dans un coin à quelques initiés, il venait en classe et procédait devant l'instituteur et tous les élèves de la classe: nous chantions ces chants séditionnels à haute voix, en ville !

On nous enseignait que nos ancêtres étaient des tréviens. Mes ancêtres venaient de Coblenz et Heidelberg, c'étaient des Tréviens au sens large, très, très large. Je n'osais rien dire, un peu honteux de mes origines exotiques, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que tous les belges sont un peu "des mélanges de promenade". Il y a eu Waterloo, mais il y eut l'avant et l'après-Waterloo !

J'ai retenu le nom de tous les instituteurs que j'ai eu. Il y avait dans l'ordre Mr Ledent, le Frère Humilis, Monsieur Belche, Monsieur Claude, Monsieur Cozier et Monsieur Simon.

A Arlon il y avait des processions: procession du Saint Sacrement, Saint Donat, Notre Dame d'Arlon, Notre Dame de Clairefontaine ... Les écoles devaient participer aux processions, avec leurs élèves en rang. L'école des Frères avait une fanfare complète, dirigée par l'éternel frère Charles. L'école avec sa fanfare participait aux processions. La fanfare de la ville et de l'armée y participaient aussi; tout le monde sait que le sabre et le goupillon ...

c) et quand il y avait de la neige

Les prévisions météorologiques des années quarante étaient aussi loufoques que celles de maintenant. A l'époque il y avait un refroidissement climatique. C'était la guerre, on n'avait pas assez de charbon pour réchauffer la planète, on s'est rattrapé depuis ! Ma Grand mère qui avait une âme de prophète disait déjà en 1944 qu'il n'y avait plus de saison, c'est à cause de la TSF me disait-elle. La TSF, c'était la Télégraphie Sans Fil. La radio quoi !

En hiver à Arlon, il y avait de la neige, beaucoup de neige !

Dans mon lit, j'entendais une pelle qui raclait le trottoir. Ce n'était pas une prévision mais une certitude: enfin la neige ! .. Bien au chaud dans mon lit j'imaginai mon père qui avec sa pelle enlevait la neige pour la déposer dans le caniveau qui bordait la rue. Mon père nettoyait le trottoir à la fois parce qu'il avait un sens civique très développé, mais aussi parce qu'il devait amorcer le chauffage central dans la cave. La cave s'ouvrait sur le trottoir. Lorsque la maison était chaude, je pouvais sortir du lit et me préparer à aller servir la messe.

Il devait être six heures trente, quand arrivait le chasse-neige. Le chasse-neige était en bois, c'était des poutres disposées en V. Il était tiré par deux chevaux ardennais. Il y avait parfois 40 cm de neige, et seuls les chevaux ardennais pouvaient se déplacer dans la neige et tirer l'engin. Le chasse-neige glissait et sa forme permettait la formation de deux congères qui séparaient les trottoirs de la rue. A la pelle, mon père creusait dans les congères un passage qui permettait d'aller chez le boulanger et à l'épicerie. Il pouvait ainsi se rendre chez Simonis le Boulanger.

Pour aller à Saint Donat servir la messe de 7:00 heures, j'avais le choix, ou bien je prenais la rue dégagée par le chasse neige ou bien je prenais le trottoir qui bien souvent n'avait pas été dégagé. Je choisissais le trottoir, parce que le route dégagée était glissante: le chasse neige écartait une grosse partie de la neige, mais il "tassait" le reste sur les pavés convexes et c'était glissant. Sur les trottoirs par contre, la couche de neige était plus haute que mes bottines, mais cela ne glissait pas. Il en entraît un peu de neige dans mes bottines et j'étais bien content d'atteindre la sacristie qui était bien chauffée. Herr Plovier, Le Sacristain, était déjà là.

A l'époque, les bottines étaient en cuir y compris les semelles. Les semelles étaient collées, puis cousues à la main. Nous avions froid aux pieds et en plus les pieds étaient souvent mouillés. Le soir on mettait des journaux chiffonnés dans les chaussures et elles étaient mises à sécher sous les radiateurs. Ma mère avait des snow boots, qu'elle appelait des schnobottes. A Arlon, le s se prononçait sch. Elle pensait que l'anglais était une sorte de boche dégénéré.

Après la messe je redescendais de la Knip'tchen vers la maison. Un camion montait la rue des Capucins. La "ville" n'avait que ce camion, c'était le camion à immondices. Le camion amenait du sable. Dans la benne, trois ouvriers communaux munis d'une pelle jetaient du sable sur la rue. Avec ce sable on pouvait maintenant marcher. Mais je restais sur le trottoir, car j'aimais marcher dans la neige. Je n'avais pas peur d'avoir les pieds mouillés, chez nous il faisait chaud et à l'école aussi.

Mon père avait ramené un pain rond tout chaud et bien cuit de chez Simonis. Dans notre famille, c'était le Pater Familial qui découpait le pain. A cette époque, il n'y avait pas encore de machine à couper le pain, mais un grand couteau bien aiguisé. Tout la famille était levée. Assis à table chacun prenait le petit déjeuner. Je tartinai une tranche de pain avec du pâté ou de la confiture maison. Je mangeai le tout en buvant du café à la chicorée bien chaud lui aussi. Ma soeur Annie préparait du chocolat à tartiner en incorporant un mélange aqueux de cacao et de sucre "farine" à de la margarine "Planta".

Ensuite on s'habillait chaudement et on allait à l'école. Chaudement voulait dire des pantalons golf, un pull et des bas en laine, le tout recouvert d'un "loden" teint en vert après avoir été taillé dans une couverture usagée. Pour me faire mettre des pantalon golf, on me disait que je ressemblerais à Tintin.

Certains avaient déjà balayé leur trottoir, Mais cela glissait quand même un peu partout. Mon père nous mettait autour des chaussures des morceaux de toile de jute qu'il fixait à l'aide d'une ficelle. Ensuite commençaient les batailles de boules de neige et les longues glissades avant d'arriver dans la cour de l'école. On pouvait venir à l'école en traîneau.

Devant la porte des classes, nous fabriquions des glissoires qui accélérèrent fortement les rentrées en classe. Par les fenêtres des classes, nous pouvions voir l'instituteur qui préparait le poêle pour nous faire une classe chaude. Il vidait d'abord le poêle, puis y disposait du papier et du petit bois. Il enflammait le papier. Quand tout cela brûlait bien, il ajoutait le charbon. Pendant la classe, il rechargeait avec du charbon pour que nous ayons bien chaud ! Je me demande si la chaleur d'un poêle ne chauffe pas mieux que celle d'un radiateur, c'était plus poétique !

C'étaient de grands poêles cylindriques noirs munis d'une longue cheminée pour bien répartir la chaleur dans la classe.